



NEW YORK

1981

En 1981, le taux de la popularité du Clash aux USA a augmenté de 400 %. New-York lui est devenu une prison pour des prétextes de sécurité. Une mafia encercle Manhattan : une fois le groupe entré, il n'en ressort plus. Bruno Blum, seul, a pu s'évader pour vous rapporter les tribulations de quatre sandinistes à Times Square, et les photos de Bob Gruen.

Avant d'entamer les considérations sociologiques d'usage relatives à Clash, en général, et à leur succès aux Etats-Unis en particulier, que je vous raconte ça, comme je l'ai vu. Les dernières apparitions du groupe en Europe remontent à leur tournée française d'avril dernier, culminant en fête délicieusement barbare dans l'Hippodrome de Pantin surpeuplé. Et puis exit vers les States. Ça y est : Clash est un groupe américain, je vous le dis. Un groupe d'immigrés, de juifs polonais errants, de mormons rebelles, perdus, de conquérants profanateurs à la légende un peu trop reluisante, des exilés qui se fondent désormais dans l'inextricable amas de races mélangées en provenance de la galaxie toute entière. Brooklyn, Bronx, Queens, New Jersey et Manhattan forment New-York city et New-York city a toujours une place pour les rebelles ; Clash s'est rebellé contre les punks qu'ils accusent de stagner, et l'Angleterre, où ils ne vendent plus un disque, à l'exception de quelques fidèles, les a expatriés. New-York est devenu leur home d'emprunt, et ils se mélangent tant bien que mal aux Chinois, aux Italiens, aux Porto-Ricains et Européens émigrés depuis trois générations. Mais nous voilà déjà partis dans les considérations sociologiques, j'avais raison de me méfier. Que je vous raconte ça comme c'est, donc. Evidemment, je suis arrivé pour le dernier soir de dix-huit concerts au temple disco Bond's, à Times Square, le Pigalle de Manhattan. Il faut que je vous mette dans l'ambiance : quand je suis descendu du jumbo jet d'Air-France avec mes misérables quatre cent dollars bien coincés dans le slip pour toute arme, je n'avais pas fermé l'œil depuis bien treize ou quatorze heures. Après sept heures de vol et cinq de décalage horaire, les trente-cinq degrés à l'ombre de l'après-midi étouffante t'accueillent comme s'il ne s'était encore rien passé. D'ailleurs, New-York allait me le prouver un peu plus tard : il ne s'était encore rien passé, tout allait commencer à la sortie du Lincoln tunnel, quand je pénétrai dans le Manhattan bouillant que j'apercevais déjà, paisible, des vitres du mauvais côté des douanes de J.F.K. airport. Il me fallait faire les choses dans l'ordre, et une fois l'après-midi épuisée à effectuer les pénibles chipotages d'usage, indispensables lors d'une arrivée de plus à Manhattan, je me retrouvais à essayer d'entamer cette première soirée new-yorkaise dé-

Joe Strummer

comment en m'affalant, épuisé, au bar du Bottom Line de Greenwich Village. A savoir, Clash ne jouait pas avant minuit et demie et la seule idée d'avoir à tenir cinq heures de plus me donnait l'envie de repartir s'roter mon blues au soleil de Panama. Heureusement, les buveurs de cafés serrés, à dix heures du soir, sont monnaie courante au Bottom Line, aussi les vannes incessantes de David Johansen (de passage) et les réflexions terre-à-terre de ce vieux Bob Gruen (probablement le seul photographe rock'n'roll ayant survécu aux seventies) me permirent de tenir la distance jusqu'au moment béni où Bob m'emprunta dix dollars « afin de commencer la soirée avec ce qu'il faut ».

Et nous voilà partis dans sa Buick 1954. Déjà. Rues sombres. Manhattan. Poubelles. Petits Noirs écoutant la radio à fond assis dans les rues. Stray Cat Struts. Bob sort de la bagnole au milieu du ghetto. Monte. Redescend. Me requinque. Dans le brouillard qui engule encore mon esprit, je me rappelle que c'est Clash qui m'attend, que je suis un émigré français à Londres, perdu downtown Manhattan, et qu'ils sont eux des émigrés anglais, égarés uptown Manhattan : drôle d'endroit pour rencontrer de vieilles connaissances. Plutôt plus sympathique que la terre battue du cirque des hippodromes de Paris... bah...

RAP

Bond's. Oubliez les hippodromes, les abattoirs, le palais des sports, le stade de St-Ouen, celui de Colombes, et tous les hangars à cochons qu'on vous fait prendre pour des salles. Bond's! L'Amérique! La voilà, l'Amérique! Woaaah! Bond's! Vous ne savez pas ce qu'on vous cache! Ce qu'une salle de concert peut être quand on y met un peu du sien! Bond's, Times Square, le temple de la disco, l'ex-temple de l'ex-disco, c'est le paradis des rockers. Rien que l'entrée. Une porte discrète entre les magasins de cul. Un grand Américain balaise qui me croit, la larme à l'œil, dès que j'affirme être un invité. Qui me dirige vers l'escalier musical (qui fait bip-boop-beep-beep à chaque marche) entre deux courbettes enfumées par son gros cigare. Ici, les vadeurs fument le cigare. Un signe flagrant de capitalisme, dirait Jo Strummer en rigolant. Tiens, Jo Strummer. Il est sur scène. L'ovation le saluant m'est parvenue du fond de mon escalier musical; le temps que je traverse l'immense salle à la moquette comme un matelas abritant les vingt-sept bars, les quarante-huit mille stands de T-shirts à six dollars (j'ai rapporté plein de T-shirts), et je pénètre dans la salle elle-même, les yeux clignant de douleur rien qu'au vu des reflets chamarrés du parquet ciré impeccable... Les petits Américains se dandinent sagement dans l'air conditionné, debout en rangs espacés, alors que Strummer et Jones crachent « I'm so bored with the U.S.A. » comme apéritif. Le volume est effroyable, mais le son carrément quadraphonique. Il y a deux mecs à la console du son. Deux barbues chevelus arborant comme si de rien n'était leurs T-shirts à manches orange « Dark Star-The Grateful Dead » et « Paul McCartney is back ». N'empêche qu'ils te fagonnent un de ces sons d'enfer dont Sandy Pearlman et tout le Blue Oyster Cult n'aurait jamais osé rêver. Le pire, c'est que cette stéréophonie éclatante, pour les mecs du coin, c'est un son pourri. Ils ont

été trois Amerloques à venir me pleurer sur l'épaule pour me dire que je n'avais pas besoin de faire cinq mille miles pour entendre un son de casserole pareil. Evidemment, les Ricains ne connaissent pas le Gibus. Mais bon. En fait, le solo de Mick Jones sur « White Riot » n'avait, au contraire, pas tout-à-fait besoin de se mettre à tourner comme celui de Gilmour dans « Animals »... question de goûts, de géographie et de capacité à repérer la fréquence grésillante de travers. Moi, j'en ai pris plein la tête, pour tout dire.

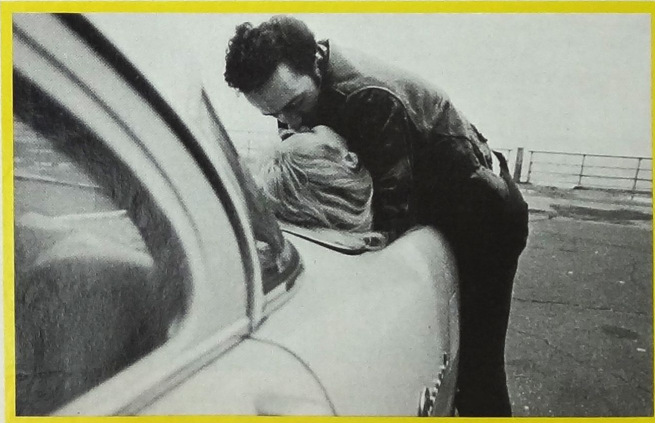
Bon. Clash délire. « Working For The Clampdown », « London Calling », tout ou presque le double album y passe. Je m'éroule par terre à l'intro de « Train In Vain ». Un drink. Il me fallait un drink. Ici, pas de canettes à douze francs au comptoir des sandwiches jambon-beurre du fond de la salle. Hormis les cinquante bars du hall d'entrée, il suffit d'aller sur la gauche de la salle, où le bar fait carrément toute la longueur de cette énorme pièce. Coca-Cola? Un des vingt barmen sort son pistolet ordinateur et presse la touche « Coke ». Le mélange chimique s'effectue instantanément, et un flot de Coca bien frais vient emplir le verre de plastique immense où gargouillent déjà dizaine de glaçons et une tranche de citron vert. Une cuillère aux armes de Bond's en prime pour touiller, et je repars, satisfait de l'investissement bénéfique de mon dollar. Clash attaque « The Magnificent Seven ». Parfait pour savourer mon drink du haut du bar : les New-Yorkais se mettent à sauter en l'air et à danser comme si une crise de chatouille s'était emparée d'eux. Inutile de le dire, « The Magnificent Seven » n'est pas qu'au hit-parade d'Europe 1. Alors que les disquaires anglais essayent péniblement d'écouler leur stock de vingt copies avec pochette en couleurs du dit titre, c'est un hit radio dans le reste de l'Europe et carrément un best-seller aux States. On le trouve sous plusieurs formes, celle de l'album, d'abord, puis le single, puis le maxi promo CBS réglementaire, puis la même chose non-promo, et une multitude de pressages semi-pirates et de versions dub trafiquées, gonflées et parlées, que les rads s'amuse à diffuser.

« The Magnificent Seven », m'apprend-on, est une forme de musique typiquement new-yorkaise appelée le « rap » à cause de la façon de chanter-parler du tac au tac comme ça (pour ceux que ça intéresse, payez-vous l'album tout nouveau de Kurtis Blow, « Deuce »). Le « rap » est propice à tous les rajoutis parlés souhaitables, pour peu que la version instrumentale dure un peu. La meilleure version de « Magnificent Seven » que j'aie entendue, avait carrément la bande sonore d'un cartoon de Bug's Bunny overdubbée dessus. Les dialogues de Bunny et Elmer Fudd n'étaient entrecoupés que de coups de feu et de croquements de carottes. Ces Américains. En attendant, ils dansent tant qu'ils peuvent au milieu des dix mille lasers et autres gadgets lumineux qui s'illuminent les uns après les autres au long du morceau. Disco-city revit pour un instant. Clash enchaîne avec un rock. On n'en est qu'à la moitié du concert et ils font déjà un malheur. La veille, il nous avait à la télé et Strummer avait installé un poste de télévision sur scène pour pouvoir se regarder jouer pendant le concert! La performance télé, expliqua-t-il au public, ne valait pas celle qu'il faisait en ce moment, et après l'avoir amplifiée à l'aide de son micro pour avoir

l'avis de la foule, il s'est empressé de balancer le poste de télé dans les orties pour enchaîner sur un classique quelconque. Ce soir, le classique, c'était « Armageddon Time », version stéréo, carrée et en extenso. De nos jours, c'est devenu une habitude chez eux que de s'embarquer dans d'interminables délires dub en fin de concert; « Armageddon Time », « Junco Partner », « Bank Robber » se succèdent avec un son absolument parfait (Psychédélic vibrations courtesy of ex-Jefferson Airplane sound man) et un public toujours aussi étonné de se dire que c'est du reggae qu'ils sont en train d'écouter-là. Le reggae est quasiment inconnu aux States (la Jamaïque était une colonie à cent pour cent britannique, et pour les Américains, ce n'est qu'une terre de plus quelle part entre l'île de la Tortue, Porto-Rico et Cuba. Parlez-leur de dub et ils penseront à une marque de savon), mais le New-Yorkais moyen adore ça si on lui met au volume adéquat sur les sound-systems disco monstrueux qui abondent partout. La performance toujours aussi rare d'écouter du dub live rappelle au public ce que c'est que la danse (le pogo n'a jamais eu beaucoup de sens en Amérique...) et voilà nos touristes en train d'adapter ce qu'ils savent du trémoussement disco (ici tout le monde a au moins dansé la disco une fois dans sa vie, même le pire des punks des bas-fonds de Brooklyn ne peut pas faire autrement), aussi j'ai assisté au rare spectacle qu'est d'admirer deux mille New-Yorkais se dandiner au mieux de leurs possibilités au son génial du néo-skank clashien. Une expérience qui a cependant failli avoir raison de moi, l'aiguille indiquant le manque de sommeil étant carrément dans le rouge vif. Heureusement, le rappel ou plutôt le premier des cinquante mille rappels repartit à fond dans le rock'n'roll, et allez « White Riot », « Janie Jones » et autres « Complete Control ». Derrière le groupe, on voit s'agiter des montages diapos projetés à intervalles rapides : des photos de Reagan, de Manhattan, de Londres, de la famine indienne, puis africaine, puis des Sandinistes du Salvador, de George Washington et autres sujets délicats bombardent les Américains en délire. Ils n'en croient ni leurs yeux ni leurs oreilles (« The Call Up » prend une dimension qui me fit frissonner sur scène; il fut, bien sûr, écrit pour que les teenagers U.S. refusent le « Call Up », l'ordre de mobilisation au service militaire. Les paroles « I don't wanna die/I don't wanna kill » furent même applaudies malgré le vacarme écrasant de la machine rythmique). N'oublions pas que les Américains sont habitués à une soupe incessante dont la recette est bien un mélange de Kiss, de Styx et de disco, de pire en pire. Neuf cent quatre vingt dix-neuf pour mille des disques américains sont faits de tristes tentatives de passer une seule petite et misérable fois à la radio des fois que ça plairait à quelqu'un, et le résultat est mille fois pire que vous n'oseriez jamais le croire. On ne se rend pas compte. La radio yankee est une monstruosité dont on n'a pas idée : Europe 1 ferait figure de radio underground à côté des stations locales new-yorkaises qui, pourtant, ne manquent pas. A force de lire que les Américains écoutent de la merde, vous finirez peut-être par le croire. Aussi, quand un groupe aussi créatif que Clash s'acharne par tous les moyens à se faire accepter aux U.S.A., le résultat peut faire de sacrées étincelles.



Mick Jones, Ellen Foley & Friends



Strummer & (Girl)-Friend

Pour l'instant, la mèche est allumée. D'après le type qui m'a reçu au sommet du « black tower », le building monstrueux de soixante étages de West 52nd street que se partagent les chaînes TV CBS, les disques CBS, les radios CBS, les fers à repasser CBS, les compagnies hi-fi CBS, et quelques autres dont une hypothétique « Bank Of New-York », Clash est encore loin d'être parvenu au rêve du show-biz qui est d'avoir un matraquage radio et télé sur toutes les chaînes du pays. Pour lui, c'est « London Calling » qui a accroché, mais, dit-il, pour en faire la promotion proprement, il aurait fallu que Clash évite de mettre de l'eau dans le gaz en refusant de sortir « le single radio » extrait de l'album. Au lieu de ça, nos quatre petits émigrés londoniens voulaient que le gros CBS américain joue ses dollars sur le reggae « Bank

Robber ». Du reggae ? Du reggae sur un single ? Sur un single CBS ? Et qu'on essaye de faire passer ça à la radio nationale américaine entre notre Billy Joel chéri et notre Bruce Springsteen à nous ? Vous voulez rire, leur expliqua-t-on évidemment. Trois mois plus tard, le compromis était fait en sortant « Train In Vain » qui n'aurait de mention, ni sur la pochette, ni sur le label de l'album. « Train In Vain » fit un score honorable, mais Boston et Led Zeppelin étaient encore loin devant. Avec « Sandinista ! », au moins il y avait le choix et la couleur fort américaine de « Magnificent Seven » faisait l'affaire. Le style « rapping » à la Kurtis Blow était de plus en plus en vogue et le a.g. CBS du black tower fit immédiatement sur le champ presser quelques milliers d'exemplaires promo maxi 45 du titre et les expédia avec une lettre polie

aux quelques milliers de stations : ce fut même un hit à Europe 1...

MAFIA

Mais assez de vieilles histoires : un hit radio aux Etats-Unis sur CBS, ça arrive tous les jours, mais ce n'est pas une mince affaire. Quand on s'appelle Clash, une seule chose à faire, tourner, tourner, et tourner encore. Je vous dis ça parce que, là-bas, ça coûte très cher, et que ce n'est pas forcément dans les choses évidentes à faire que de ré-investir les quelques dollars gagnés sur le papier en tournant. Alors nos joyeux drilles, après la tournée mondiale qui illumina la France en avril, se mirent en tâche aux States d'une façon assez définitive. Ellen Foley, la régulière à Mick Jones, en profita sournoisement pour enregistrer un album avec son Mick chéri (six compositions Strummer-Jones), « Spirit Of St-Louis », du nom de l'avion de Lindbergh (Lindbergh ?) qui fit la première liaison Europe-Amérique, si mes archives sont bonnes. La chose est plutôt sympathique, si vous aimez le son 100 % radio relevé d'une sorte d'orchestration bizarre au xylophone comme on en entend parfois sur « Sandinista ! ». Un album de pop music de plus qui ne vaut certainement pas (cela dit...) la perle rock'n'roll qu'est l'album de Pearl Harbour « Don't Follow Me, I'm Lost Too » avec Topper, batterie, Paul, basse, et Wilko Johnson, guitare, si, si. Revenons-en à New-York : Clash signe donc un contrat avec le Bond's International casino, transformé en méga-disco, de Times Square. Huit concerts en sept soirs, de quoi oublier Pearl Harbour, Ellen Foley et Mikey Dread. Clash choisit deux groupes new-yorkais différents pour les premières parties, chaque soir, et tout se goupilla comme un « major happening ». Pour avoir l'air indépendant et même défier la CBS corporation, Clash expliqua à son label (Epic) qu'ils se passeraient de

leur aide pour la promotion, l'affichage, etc. De plus, un concours demandant aux fans de dire « ce qu'ils attendaient de la musique dans les années 80 » offrait des prix du style « une semaine avec le groupe » (à Londres, le *New Musical Express* organisa un concours de son côté, qui consistait à trouver les « magnificents seven injures » traînant Clash dans la boue le plus finement possible. A gagner : huit jours avec le groupe au Gramercy Park hôtel de Lexington avenue à New-York, voyage et argent de poche compris). Et pour finir, tous les événements allaient être filmés en 16 mm par Don Letts, le rasta londonien branché passé aux films underground et aux vidéos rock'n'roll depuis son irruption sur la scène en 1977 en tant que disc-jockey au Roxy club. Le premier tournage allait simplement avoir lieu le 26 mai à la descente d'avion au Kennedy airport, en présence de vingt journalistes. Carrément. Les journalistes en question furent invités par un mystérieux télégramme à se pointer pour une conférence de presse à Bond's. A Bond's, pas de Clash, mais un bus et une heure d'attente. Après des heures d'attente et de galères, le bus parvint enfin à l'aéroport pour être accueilli par la nouvelle du retard sans réserves de l'avion triomphal. Les journalistes pas contents et les public relations autonomes du groupe repartirent la tête basse après avoir reporté la conférence au lendemain. Plan Clash in Hollywood et sourires Colgate foiré. Mais ce ne fut que roupie de sansonnet à côté de ce qui les attendait !

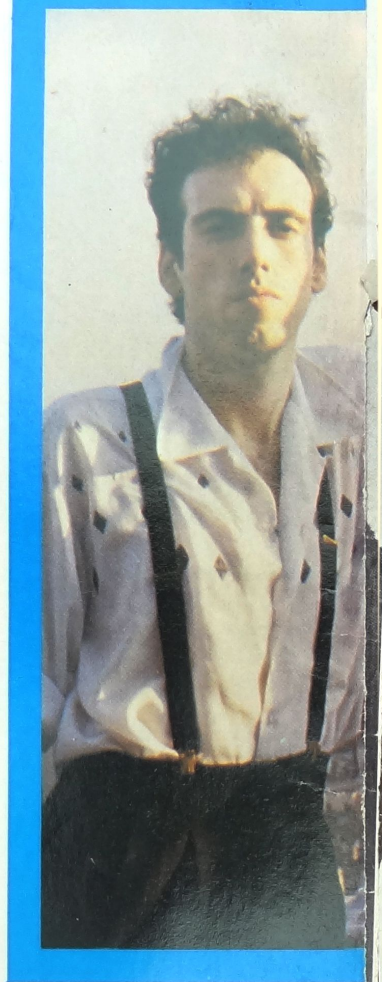
Deux jours plus tard, premier concert, trois mille six cents places vendues depuis un mois, sold-out à mort. Tandis que Clash montait sur scène à une heure du matin, les caméras de Don Letts en batterie pour cette première à Times Square, qui avait intérêt à être grandiose, on avait tout fait pour ça.

Le New-York City fire department entrainait par la porte de derrière. Les pompiers avertirent le management de Bond's aussi sec qu'il y avait deux fois trop de monde. Les deux cents malheureux qui brandissaient leur ticket sous la pluie en se bousculant au son du groupe déjà sur scène furent renvoyés chez eux avec des excuses. Braoum-m. Conseil de guerre le lendemain vendredi à l'aube, à Bond's. Sont présents : les mecs de Clash, à savoir : Mick Jones, John Mellor dit Strummer, Paul Simonon, Nicky Headon dit Topper, Bernard Rhodes dit Bernie, Kosmo Vinyl dit Kozmo (celui-là, même le groupe ne connaît pas son vrai nom. Il m'a dit un jour que c'était un truc genre Smith et que j'avais de la chance qu'il ait offert au monde un nom aussi facile à rappeler), ainsi que Ray, un grand noir balaise, aux nattes de rasta, beau comme les rastas quand ils se mettent à être beaux, sauf que lui, me confia-t-il, un soir de cuite au Gramercy Park hôtel, il n'est pas plus rasta que Don Letts, c'est juste que les dread-locks, ça plaît aux filles, mais que les rastas, il les aime bien quand même, et Don Letts aussi, et Clash aussi, et passe-moi le sel pour ma tequila. Ray, dit Black Ray, pour pas qu'on le confonde avec le grand frère à Topper qu'est blanc comme un Anglais quand ils se mettent à être blancs (avec des points rouges), et puis Baker (son vrai nom est quelque part dans le fanzine *L'Armageddon Times* numéro deux, si ça vous branche tant que ça) au faciès inoubliable de hamburger mal cuit (Baker s'occupe du matériel, Ray de faire rigoler la petite troupe avec son accent et de virer les kids qui

montent sur scène en douceur, des fois qu'un vider autorisé se mettrait dans la tête de faire valser. Et puis Don Letts était là aussi, sans oublier Terry, un petit skinhead teigneux et très con qui préférerait qu'on remplace ses Doc Martens par des sandales de plage, plutôt qu'on touche aux guitares. Terry avait enlevé son badge « Don't Fuck Around With Me » pour l'occasion. La clique des managers de Bond's était là aussi, emmerdée. Et puis deux flics. Et puis les causeurs de trouble, les pompiers. Et surtout deux types qui n'ont pas enlevé leur chapeau et que personne ne semblait connaître. Tout le monde pensait qu'ils étaient de la mafia, mais personne n'a pensé à leur demander. Quant à moi, je préfère éviter d'écrire des conneries dans le journal, au prix où je suis payé. Toujours est-il que deux minutes plus tard, tout ce beau monde était d'accord pour faire ce que les pompiers disaient. Ça voulait dire ne laisser entrer que 1 800 personnes sur 3 600 par soir. Au lieu de huit concerts, il allait falloir en jouer... seize. Pour le même prix, et démerdez-vous pour répartir le trop plein sur les concerts rajoutés. Et estimez-vous heureux qu'on n'ait pas trouvé qu'il n'y a pas assez de sorties de secours. Une fois le racket expédié, Kosmo commenta : « Il est possible que... euh... que les pompiers aient été... euh... poussés à faire ceci... ». Mais Bond's s'étaient mis d'accord avec le Fire department et Clash était disposé à poursuivre son invasion musicale. Le soir, le Fire department déboula au show de matinée à neuf heures et demie et vient voir le groupe. « On s'est rendu compte qu'il n'y avait pas assez de sorties de secours », expliquent-ils. « Il va falloir arranger ça ». Rien à faire. Les deux concerts du lendemain samedi furent annulés. Le groupe passa le dimanche à chercher un juge qui aie le pouvoir nécessaire pour remplacer la décision du chef des pompiers et finirent par en trouver un. Là où l'histoire vire carrément au comique, c'est qu'un certain Irwin Fruchtman, inspecteur spécialiste en... comment appelez-vous ça, chief building inspector, dont le job est de savoir si un building comporte suffisamment de sorties de secours, en bref, s'est pointé sur les lieux, le dimanche matin, pressé par ses enfants furieux de s'être faits jeter la veille. Il rencontra le juge ramené à grands frais par Clash. Les deux oilbrins approuvèrent le nombre de sorties de secours, tout simplement parce que le nombre de 1 800 personnes avait été défini par le nombre de sorties, et ils rentrèrent chez eux, un pécule en poche, je n'en doute pas, après avoir signé les papiers nécessaires pour que Bond's et Clash aient le droit qu'on leur foute la paix. Le dimanche soir, Bond's annonça les dates des concerts rajoutés. Ils annoncèrent aussi l'annulation d'un concert des Stranglers qui tombait un jour trop tôt. Et un de Gary Glitter.

BUICK

Ce sont des théories que vous voulez ? D'après Bob Gruen, new-yorkais de souche et bon photographe de son état (voyez ci-contre), « c'est parce qu'ils n'ont pas payé leurs impôts ». D'après Clash, « c'est peut-être parce que les autres clubs étaient jaloux que Clash n'ait joué qu'à Bond's ». Ce qui est sûr, c'est que le grand manitou des pompiers, le New-York City Fire department deputy chief, ne sait pas du tout qui a bien pu appeler son service pour vérifier la capacité de la salle, le premier



Jones, Strummer, et Simonon

jour. Ben tiens. Nous voyons par cette anecdote amusante (si, si), qu'il n'y a pas qu'en France que les concerts se barent en jus de chaussette, et nous allons également voir que le public français n'est pas le seul à cracher dans la soupe quand quelque chose ne lui plaît pas. Deux semaines plus tôt, Public Image jouait au Ritz, et ils eurent l'idée fort pernicieuse de jouer derrière un écran vidéo géant, à la manière du Velvet Underground en 66, lors des shows multimedia d'Andy Warhol, à la seule différence que c'est un film en direct du concert qu'ils étaient en train de jouer qui passait. Les New-Yorkais n'avaient pas payé neuf dollars pour avoir des subtilités à comprendre et ils firent des confettis de l'écran. Ils poussèrent même les réjouissances jusqu'à tout casser sous les ricanements ravis de John Lydon. Le même genre de gag arriva à quelques premiè-



res parties de Clash. Le premier soir, c'était un groupe de « rap » que Clash avait choisi pour aller les filmer au hasard des rues de New-York. Il y parvint, cependant, tournant une scène d'amour (vécue) sur la Buick 54 vert Véronèse de Bob Gruen dans un parking downtown, et surtout, des scènes de « spontanéité collective » dans la foule d'allumés qui ne déserte jamais Washington square. La technique de Don est simple : filmer ce qui se passe, quand ça se passe. Le seul problème, c'est qu'il faut être sur le pied de guerre tout le temps, mais ça évite de « tout compliquer en devant suivre un script bidon qui changerait tout le temps, de toute façon », explique Joe.

D'ailleurs, c'est la seule citation du groupe que je vous donnerai : bien que j'aie partagé le toit du Gramercy park avec eux, pendant huit jours, nos conversations

Même Don Letts ne parvenait plus à tirer les membres du groupe de leur chambre pour aller les filmer au hasard des rues de New-York. Il y parvint, cependant, tournant une scène d'amour (vécue) sur la Buick 54 vert Véronèse de Bob Gruen dans un parking downtown, et surtout, des scènes de « spontanéité collective » dans la foule d'allumés qui ne déserte jamais Washington square. La technique de Don est simple : filmer ce qui se passe, quand ça se passe. Le seul problème, c'est qu'il faut être sur le pied de guerre tout le temps, mais ça évite de « tout compliquer en devant suivre un script bidon qui changerait tout le temps, de toute façon », explique Joe.

D'ailleurs, c'est la seule citation du groupe que je vous donnerai : bien que j'aie partagé le toit du Gramercy park avec eux, pendant huit jours, nos conversations

autour du bar se sont limitées aux vannes en cockney et aux commentaires sur les matches de boxe et autres parties de base-ball sur HBO TV. Mick était chez Ellen, Ray avec une petite noire, Kozmo s'est barré à l'Iroquois hôtel because le Gramercy park trop cher, Topper fourré avec les Bush Tetras (groupe féminin) qu'il est en train de produire, Paul en vadrouille avec Pearl, et Joe au bar à refuser toute communication sérieuse. « Mon cerveau a besoin de repos », fit-il très vite comprendre. Mais dans sa conversation, j'ai vite saisi qu'il cherchait un appartement. « Près de l'Electric Lady studio sur la huitième rue », qu'il disait. « Sinon, à l'heure où je me lève, on le linra jamais cet album ». London 1976 - New-York 1981 : on prend les mêmes et on recommence.

Bruno BLUM